

Comme vous le voyez, milord Sydenham, je suis pénétré de respect pour votre habileté ; mais je ne puis vous employer par la raison que je vous ai donné plus haut ; vous êtes trop connu ; l'on se défierait de vous, même lorsque vous voudriez faire du bien ; nous avons besoin d'un intrigant tout neuf et qui puisse inspirer quelque confiance. Celui qui vous remplacera devra même se montrer votre ennemi pour mieux réussir. Il se verra obligé de renverser quelques uns de vos actes afin de s'insinuer dans l'esprit du peuple ; puis lorsqu'il aura surpris son bon vouloir il pourra tyranniser tout à son aise et vous concevez que c'est à quoi nous devons viser ; car tyranniser, tyranniser c'est le seul but des gouvernants de tous les temps, de toutes les couleurs.

Je ne sais pas encore au juste qui nous enverrons au Canada. Cela dépendra beaucoup de la question de la guerre ou de la paix à propos de ce Macleod et des frontières, question que vos amis les ministres actuels vont décider je ne sais trop comment. A coup sûr s'ils peuvent nous plonger dans d'inextricables difficultés il le feront sans balancer. Que sont les millions d'hommes et de livres sterling en comparaison de la satisfaction de rire dans ses barbes de l'embarras de ses adversaires. En conscience nous en ferions autant. A propos, Milord, pourriez vous me dire, (au cas où par hasard vous auriez la bonté de me répondre) si on pourrait lever encore les milices canadiennes et leur confier des armes contre les américains. J'ai bien peur que la conduite ingrate du gouvernement anglais vis-à-vis de ceux qui servirent autrefois sous ses drapeaux, n'ait rendu les pauvres canadiens très circonspects sur ce qu'ils feront à l'avenir. Je ne sais pas s'ils seront encore d'humeur à nous aider à leur mettre la chaîne au cou. Quelques mots là dessus mobiliseraient beaucoup. J'aimerais bien assurément vous continuer dans votre place ; mais je ne pourrais risquer au prix de votre reconnaissance la sûreté de ses colonies et ma propre position. Un peu d'égoïsme est bien notre droit puisque nous avons remporté la victoire.

J'ai bien l'honneur d'être, Milord Sydenham,

Votre respectueux serviteur

R. PEEL.

P. S. Je vous dirai que j'ai rencontré Baring, il fait la plus pitoyable mine ; il vient d'apprendre que vous revenez bientôt en Angleterre et il désespère de jamais rattraper un sou de ses créances de l'autre côté de la mer. Il tremble que les américains ne règlent tous leurs comptes à coups de boulets. Après tout nous avons lieu de redouter toutes sortes de tricheries de ces gueux d'yankees qui descendent de bretons et qui sur l'art de friponner le prochain en savent aussi long que père et mère.

P. S. Nous arrêtons la presse pour annoncer que lord Sydenham est mort... pour de bon. Nous avons rencontré plus de cent personnes qui savaient la nouvelle et pas une n'a dit un mot de regret. On assure qu'il est mort en lisant un des derniers numéros du Fantasque. Qu'on dise après cela que notre journal est inutile.

J. B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No. 15, rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (maciustosi) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes,